

vince, son parler et son accent, la bonhomie, le simple et clair visage de nos ruraux, le type physique de la race. Autre intérêt, et si vous le préférez, autre charme : dans le milieu des dirigeants, vous ne rencontrez guère sur les problèmes vitaux de la nationalité, l'attitude d'inconscience ou l'indifférence superbe dont se targue volontiers notre monde snob. Ici, une langue est restée langue vivante, et c'est elle qui parle langue française, école, droits nationaux, avenir ; l'on s'entretient de ces grandes réalités comme de questions actuelles où se mêle la vie de tous. Sans doute, sur ces questions, les opinions se font nuancées et parfois diverses. Au Manitoba français, comme en tous les groupes ethniques en lutte pour leur survivance, on trouve, et s'opposant l'une à l'autre, les deux écoles classiques : celle de la fermeté et de l'intransigeance batailleuse et celle de la prudence et des méthodes conciliantes. Cette poignée de Français se laissent diviser, à certains moments, plus qu'il ne convient, par la passion politique, laquelle, ici comme ailleurs, s'allume à des querelles de mots et de cadres, beaucoup plus qu'à des idées ou à des méthodes divergentes de gouvernement. Mais l'on ne citerait peu d'heures de crise où les intérêts collectifs menacés n'ont fait prédominer dans le cœur de tous l'intérêt national sur l'intérêt politique. L'idée nationale, on la découvre, à l'état de préoccupation ardente, dominante, dans les réunions ou congrès, dans beaucoup d'institutions d'enseignement, dans les leçons prodiguées à l'enfance et à la jeunesse, dans la "Liberté" de Winnipeg, l'un des journaux les mieux rédigés de notre presse indépendante, et même dans ce que j'appellerais les propos de famille, causeries de boudoir ou de salon où il n'est pas de bon ton d'ordinaire d'aborder les sujets austères. C'est au point qu'au Manitoba français l'on peut dire de la question nationale qu'elle est devenue une question populaire.

Ce résultat magnifique à qui l'attribuer ? En premier lieu, et d'un consentement unanime, au clergé canadien-français, l'un des plus actifs et des plus respectés de notre pays et qui a eu ce rare bonheur de n'être jamais gouverné que par de grands évêques. Par le clergé canadien-français, entendez l'archevêque de Saint-Boniface, le clergé paroissial, les congrégations religieuses d'hommes et de femmes, ardentes ouvrières du salut commun, et notamment les couvents, les académies, le juniorat des Oblats, le collège des Jésuites de Saint-Boniface, qui préparent des chefs religieux et laïcs. Il n'est pas d'aveu plus fréquent sur les lèvres des Manitobains français que celui-ci : "Sans notre clergé nous ne serions rien !" Ce clergé s'occupe activement des intérêts nationaux de son petit peuple, non pas, comme on l'en accuse quelquefois, et comme l'ont répété quelques-uns des nôtres fort étourdiment, parce qu'il subordonne la race à